Elisabeth Ballet : tout en un plus trois

Jean-Marc Huitorel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/29229>

DOI : 10.4000/critiquedart.29229

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Jean-Marc Huitorel, « Elisabeth Ballet : tout en un plus trois », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 25 mai 2019, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/29229> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.29229>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

EN

Elisabeth Ballet : tout en un plus trois

Jean-Marc Huitorel

- 1 Il s'agit ici de rendre compte ni de l'œuvre de l'artiste Elisabeth Ballet ni de son exposition rétrospective qui s'est tenue au MAC VAL du 21 octobre 2017 au 25 février 2018, mais bien plutôt d'évoquer le catalogue publié à cette occasion et qui, disons-le d'emblée, colle merveilleusement à la teneur du travail. Conçu par le collectif de graphistes Syndicat et l'artiste, l'ouvrage fait largement référence à la notion de projet. La première partie, en effet, consiste en une description par Elisabeth Ballet elle-même des pièces exposées. Les textes frappent par leur clarté et leur qualité non prescriptive. Ils sont, la plupart du temps, accompagnés d'un dessin. Toutefois ils relèvent de l'après-coup, d'un discours autorisé qui raconte comment ça s'est passé, comment on a conçu ces œuvres qui vont apparaître, reproduites, dans la seconde partie du livre. Cette large sélection, dans la logique même de la rétrospective, confère à la publication une dimension monographique. La partie critique est assurée par cinq contributions si on y inclut l'introduction de Frank Lamy, commissaire de l'exposition. Celle de Michel Gauthier est reprise d'un catalogue de 2002 accompagnant l'exposition d'Elisabeth Ballet au Carré d'art de Nîmes. Si l'on éprouve une gêne (légère) à lire les descriptions d'une expérience et de lieux antérieurs, on reste séduit et convaincu par la force de l'analyse de Michel Gauthier qui, d'emblée, s'impose comme un texte de référence. Celui d'Elisabeth Lebovici, magnifique, s'attache à dire la qualité d'interface (le « Moi-Peau » du psychanalyste Didier Anzieu) d'œuvres, réalisées ou pas, dont la circulation entre dedans et dehors est la clé et qui, *last but not least*, ne figurent pas dans l'exposition puisqu'il s'agit d'œuvres en extérieur, sises dans l'espace tant public que privé. En contrepoint, preuve de la polysémie de l'œuvre, l'écrivain Philippe Vasset voit la sculpture d'Elisabeth Ballet, à l'instar de la peinture, comme *cosa mentale*. Quant à Julie Portier, elle aurait pu signer ce compte-rendu puisqu'elle place son étude de l'œuvre non pas sous l'autorité de l'expérience empirique qu'elle aurait pu en avoir, mais sous celle de sa documentation, ce catalogue en constituant la dernière occurrence.